

INTERVIEW FREDERIC BEIGBEDER

Module 01

Frédéric Beigbeder est entré à la Bibliothèque Nationale de France, vous ne le savez peut-être pas, je vous le confirme. Il est entré il y a une vingtaine de minutes et mon pari est qu'il va y rester très longtemps, en tout cas ses œuvres. Nous le recevons dans le cadre d'Interlignes pour son Roman français, proposé chez Grasset. Vous prévenez un peu tard, page 264 : « J'aimerais qu'on lise ce livre comme si c'était mon premier. » Alors c'est ce que l'on va faire ensemble de bonne foi. Vous avez été enfermé et c'est cela qui vous a donné l'idée de ce livre ? Vous pouvez nous dire dans quelles circonstances cet enfermement ?

Je pense qu'il y a un lien assez étroit et logique entre l'enfermement et l'écriture. Il se trouve que j'ai été arrêté le 28 janvier 2008 pour consommation de produit stupéfiant sur la voie publique, ce qui est un délit. Je conteste personnellement l'aspect délictueux de la chose, mais enfin peu importe, il se trouve que c'est la loi. Alors vous avez raison, j'ai été enfermé dans une cage, c'est ce qu'on appelle la garde à vue. On vous enlève votre montre, donc vous n'avez plus de notion du temps. On vous enlève tout ce qui peut vous permettre de mourir, de vous suicider. Par exemple, votre stylo. Apparemment des gens se suicident avec leur stylo en l'enfonçant dans les yeux ou dans la gorge.

D'habitude, vous faites un autre usage du stylo !

Voilà. Mais c'est dangereux. C'est d'ailleurs un usage souvent dangereux, dans tous les cas.

Encore aurait-il fallu du papier.

Oui c'est cela. On ne peut même plus écrire sur sa main. Et surtout, on vous enlève toute distraction, l'idée étant de vous faire souffrir d'ennui. Et l'ennui est très productif. Et finalement cette détention provisoire m'a obligé, pour fuir l'ennui, à remonter dans le temps.

Donc première nuit au commissariat du VIIIème.

Oui, pas loin de l'Elysée. A une centaine de mètres de l'Elysée.

Et deuxième nuit au dépôt. Alors qu'est-ce que cela signifie, le dépôt ?

Le dépôt, surnommé souricière, est une prison en plein cœur de Paris, sous le palais de justice, en face de la Samaritaine. On y enferme les gens qui doivent être jugés le lendemain matin sur place. C'est souvent des flagrants délits de dealers de drogue, des sans-papiers, des assassins ou des gens qui ont montré leur sexe dans un parc public, je ne sais pas... Dans certains cas, cela arrive que ce soient juste des français qui ont fait la fiesta

Qui ont fait une bêtise...

Oui ou qui ont conduit bourrés, il y en a beaucoup. Et là je trouve que c'est un peu sévère comme traitement puisque c'est vraiment une prison.

Vous, vous avez consommé des stupéfiants sur la voie publique. C'est cela qui vous a été reproché. On a bien compris les conditions rudes dans lesquelles vous étiez placé. En quoi cet enfermement est-il productif d'écriture ? Alors que vous n'avez pas de stylo.

Sartre dit que l'appétit d'écrire englobe un refus de vivre. Je suis assez d'accord. Je pense que ce n'est pas normal d'écrire. Quelqu'un qui vit bien, qui va bien ne choisit pas de s'enfermer chez lui pour noircir du papier. Par conséquent, tout écrivain est déjà enfermé, emmuré quelque part, soit chez lui, soit dans une tour d'ivoire ou une cabane au fond des bois. Donc finalement c'est un peu logique que beaucoup d'écrivains soient passés par la case prison. De François Villon à Oscar Wilde, en passant par notre cher divin Marquis, beaucoup d'écrivains ont fait cette expérience et se sont aperçus que la prison inspire.

Verlaine...

Verlaine, bien sur, gros fêtard également.

Vous ne produisez pas n'importe quelle écriture. Vous choisissez, durant cette période, de faire un roman autobiographique, le premier, de vous retourner vers votre passé. Ce n'est donc pas un choix anodin.

Oui et là c'est vraiment directement la conséquence de la garde à vue.

Aidez-nous à comprendre ce lien que vous avez fait.

La garde à vue est une torture qui a été élaborée pendant des décennies. Les policiers, si vous leurs demandez, vous expliquent exactement que cela sert à pousser les gens à passer aux aveux. Et c'est ce qui m'est arrivé. C'est-à-dire que naturellement, vous vous demandez ce que vous faites là, au bout d'un certain nombre d'heures. Vous vous demandez ce qui vous a amené là. Donc moi, qui n'avais jamais parlé de mon passé, qui n'ai fait qu'écrire des satires du présent, d'une sorte de présent perpétuel, d'immédiateté, d'emprisonnement dans l'immédiat, au fond, la vraie prison m'a fait découvrir le passé.

Est-ce que ce n'était pas le bon moment aussi, si j'ose dire ?

Oui, la vieillesse !

La crise de la quarantaine, la maturité qui finit par poindre ?

Il y a une chose aussi qui est amusante, c'est quand les policiers vous fouillent, vous prennent en photo de face et de profil, un peu comme dans votre émission, sauf que l'on a un carton anthropométrique avec son nom, la date...

Nous, on fait cela de manière un peu plus amicale !

Vous êtes plus courtois c'est vrai. Les policiers vous posent des questions très simples : votre nom, prénom, âge, lieu de naissance, profession, etc. Et je me suis aperçu finalement que cette simple présentation d'identité, je ne l'avais jamais faite. J'avais écrit une dizaine de livres, mais je n'avais jamais dit quel était mon vrai nom, où j'étais né, d'où je venais, que faisaient mes parents. C'est finalement les flics qui m'ont peut-être donné l'idée de ce livre.

De développer cette fiche d'identité...

Voilà. Je me suis dit qu'il n'y avait pas de raison que je le dise aux policiers et pas à mes lecteurs.